

Oscar Vladislav de Lubicz Milosz (1877-1939)

d'un pays d'enfance...

*Solitude, ma mère, redites-moi ma vie ! voici
Le mur sans crucifix et la table et le livre
Fermé ! si l'impossible attendu si longtemps
Frappait à la fenêtre, comme le rouge-gorge au cœur gelé,
Qui donc se lèverait ici pour lui ouvrir ? Appel
Du chasseur attardé dans les marais livides,
Le dernier cri de la jeunesse faiblit et meurt : la chute d'une
seule feuille
Remplit d'effroi le cœur muet de la forêt.*

À chacun son Grand Meaulnes, moi ce fut et ce sera à jamais Milosz. Par lui j'ai pu parler aux maisons de l'enfance et aux chambres assoupies de la lecture. L'automne est depuis en jamais en moi et les feuilles mortes et le temps qui vient et qui nous bat !

Toutes les voix des enfants malades murmurent dans la prairie mouillée de solitude, quelque part Milosz, blanc comme le brouillard, nous attend, avec une lanterne. Pas un mot, les pas crissent sur le gravier et les herbes folles, et Milosz se tourne et dit : vous êtes enfin revenu, le feu commençait à s'éteindre.

Milosz le mystique, Milosz qui toujours vous prend par la main, et vous aide à franchir les lieux abandonnés. Ce voyageur des nuits de souvenance sait « faire chanter le loriot dans l'allée la plus secrète ».

Il est le veilleur d'un monde triste et beau où nous avons toujours vécu et qui se souvient de nous.

L'ombre de Milosz recouvre mes terres et mes mers.

Le vieux sonneur des jours innocents

Il est mort depuis longtemps et je me souviens de son nom, de ses amours, de ses mots.

La solitude aura été son épouse, les oiseaux ses compagnons, la Bible sa recherche. Il se sera laissé effacer du monde, ne dialoguant vers la fin qu'avec les oiseaux. Car à compter de 1924, il ne publia plus que des ouvrages sur le mysticisme ou sur son pays natal, ne voulant plus entendre ses anciens poèmes. Cette plongée vers la gnose et surtout vers l'obscur ne nous fait pas oublier le poète qu'il fut.

Cette fameuse nuit d'illumination du 14 décembre 1914 restera sa blessure secrète et sa conversion aux forces de l'esprit.

C'est ainsi que je pénétrai dans la grotte du secret langage ; et ayant été saisi par la pierre et aspiré par le métal, je dus refaire les mille chemins de la captivité à la délivrance.

Et me trouvant aux confins de la lumière, debout sur toutes les îles de la nuit, je répétais de naufrage en naufrage ce mot, le plus terrible de tous : ici.
Psaume de la maturation.

Ses derniers poèmes (Psaume du roi de beauté, Psaume de la Réintégration, Prières, La nuit de Noël de 1922,...) ne sont plus en fait des poèmes mais des chants mystiques qui nous échappent, obscurs et fils de douleurs. Le tout dernier Psaume du Matin (1926) n'est plus qu'incantation de quelqu'un est déjà ailleurs « caressé dans son sommeil par les vipères » et qui voit que « les choses sont ce qu'elles sont buée des cils, feux de pluie au bord des toits et dans le sac du semeur poignée d'étoiles. »

La béance des blancs et des silences dans ce texte fait peur. Cette folie métaphysique semble une panique.

Je préfère garder le Milosz qui n'avait pas renié la poésie, celui d'avant sa révélation. Celui qui dit :

*un silence d'amour est tombé sur l'or de midi
L'ortie ensommeillée courbe sa tête mûre ...
...Déjà, déjà le blé
Lève en silence, comme dans les songes des dormeurs...
...Nous te cacherons aux soucis
Il y a une belle chambre secrète
Dans notre maison de repos :
Là, les ombres vertes entrent par la fenêtre ouverte
sur un jardin de charme, de solitude et d'eau.
Il écoute, il s'arrête...
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !
Le Cantique du printemps.*

Ce Milosz qui repose sous mon toit est celui du vieux sonneur des jours innocents, des oiseaux cachés, de la maison comme une épaule. C'est vers lui que se tendent les mystères quand « la brise aux joues d'enfant souffle sur le nuage. »

Poète de la fraternité, passeur des serrures rouillées, et des grandes neiges d'automne, Milosz demeure celui qui prépare la belle chambre d'enfance, qui nous fait guetter le bruit du dégel derrière le mur, et non pas le prophète alchimiste des fins dernières.

*Maison noire, noire
Serrures rouillées,
Sarment mort,
Portes verrouillées,
Volets clos ?
Feuilles sur feuilles depuis cent ans dans les allées.
Tous les serviteurs sont morts.
Moi, j'ai perdu la mémoire. (La berline arrêtée dans la nuit)*

Ses berceuses d'infini battent encore contre moi, et la nuit passe plus vite. Les ronces et le sorties s'écartent et Milosz est là qui ouvre les portes de toutes les nuits. Cette mélancolie slave ne se comprend que si le mot forêt vous bascule dans l'immensité. Milosz est profondément l'homme du Jadis. Mais il n'était point un

reclus, il allait vers les hommes, se battait pour son petit pays, la lointaine Lituanie perdue dans les brumes. Il fut non pas un des poètes décadents de la littérature française, mais le poète européen de langue française. Simplement un homme avec le culte de l'enfance en lui, lui le grand cosmopolite.

On peut trouver sa poésie décadente, ou bien pour les derniers poèmes obscurs, mais aimer Milosz ne s'explique pas par la raison poétique. Ce lyrisme doucement désespéré vous l'avez en écho, ou vous ne l'avez pas.

Milosz ne pose qu'une question « pour qui mourir dans la nuit grande de tes paupières ?

Mais le jour pleut sur le vide de tout ».

Ces confidences d'un ami, d'un grand frère, cela se recueille au fond de soi, aveuglement, sans pouvoir se justifier.

Sa poésie est une douce écharpe, une consolation infinie. Le silence retient son souffle, notre jeunesse passe, il vient à notre rencontre : il est alors temps de lire et relire Milosz.

De l'enfance ? que vos couleurs, vos voix et mon amour,

Que tout cela fut moins que l'éclair de la guêpe

Dans le vent, que le son de la larme tombée sur le cercueil,

Un pur mensonge, un battement de mon cœur entendu en rêve ?

Oscar Vladislav de Lubicz Milosz est né le 28 Mai 1877, dans une immense demeure en un territoire incertain qui deviendra la Lituanie.

Bien que venu dès l'âge de 22 ans en France, jamais il n'oubliera ni sa patrie ni sa maison. Lui le poète européen de langue française sera le chantre de ce pays lointain qui par lui est devenu un pays de légende.

Maîtrisant près de cinq langues, c'est pourtant la douceur de la langue française qu'il retiendra.

Et certainement les plus beaux poèmes du siècle précédent sont et resteront des poèmes de Milosz.

Lui, l'errant de Vilnius à Fontainebleau au milieu de ses amis les oiseaux, sera le plus grand passeur de la nostalgie et de l'ailleurs.

L'ortie était sa sœur, la violette ses nuits.

Connaissez-vous Milosz ?

Symboliste à ses débuts, incantatoire et moderne puis prophétique à la fin, il est troublant que la plupart de ses romans (L'amoureuse Initiation, ...) , de ses pièces de théâtre (Miguel Manara,...) et de ses poèmes n'ont donné aucune prise à la poussière du temps.

Quand la plupart de ses contemporains sont marqués par les orties des jours et l'oubli, ses mots que certains se passaient comme des offrandes sacrées étaient et restent essentiels.

Je me souviens d'une époque où la recherche de ses textes était une véritable quête du Graal, pour nous qui déclamions ses textes à tue-tête dans le port de Marseille en 1958.

Maintenant le fait que Milosz soit relu et même publié en livre de poche constitue enfin la sortie d'un ghetto injuste. Merci encore et encore à André Silvaire, sévère gardien du temple et merveilleux vieillard que j'aurai approché respectueusement. Ce dragon jaloux des textes de son ami Milosz demandait des épreuves initiatiques

pour pouvoir boire à cette fontaine, et enfin faire partie du petit cercle "des amis de Milosz" était l'adoubement suprême, pouvoir recopier les poèmes de Milosz la consécration, je le remercie par-delà les brumes où il est maintenant de cette autorisation qui me fit un évangéliste en Milosz. Merci à Laurent Terzieff, le flamboyant en cendres, qui depuis toujours se sera mis en danger pour Milosz et qui aura donné une voix aux textes de Milosz.

Grâce à eux l'incendie Milosz gagne la face du monde.

Il sera donc passé comme un poète-oiseau dans notre langue, comme une sorte de saint des nostalgies et des errances.

Homme doux, mystique et fou de bible et d'ésotérisme, il interrogeait aussi bien les fins dernières que les fontaines enfouies de nos enfances.

Son sermon franciscain sur l'amour des autres lui permettait de donner à manger dans sa main à tous les mots du monde.

Ces mots s'approchaient de lui en faisant ronde et ils se voilaient de silence pour écouter le vieil homme. Celui qui parlait à sa sœur solitude « Solitude ma mère, redites-moi ma vie ! », aux maisons froides couvertes d'orties de ces pays où l'on ne vieillit jamais.

À la fenêtre de sa poésie, la mélancolie se dresse comme une glycine.

Il aura gravé son nom d'enfant sur tous les murs de la poésie. Tendresse, nostalgie, mystère des bruissements de la langue, la poésie de Milosz est à hauteur de tous les abandons. Il sera celui qui entre son exil et sa recherche d'identité aura fait passer le chemin creux de l'enfance. « Reconduis ton enfant aux sources de la Mémoire ». Il aura été exaucé et l'enfance retrouvée est la fin de l'exil.

Que dit la parole de Milosz, ceci :

*ce sera comme dans cette vie. Le même jardin,
profond, profond, touffu, obscur. Et vers midi*

*Des gens se réjouiront d'être là
qui ne sont jamais connus et qui savent*

*Les uns et les autres que ceci : qu'il faudra s'habiller
comme pour une fête et aller dans la nuit*

des disparus, tout seul, sans amour et sans lampe.

ce sera tout à fait comme dans cette vie...

Ces gens-là rassemblés pour écouter Milosz sourdre dans la voix de Laurent Terzieff, dans la vôtre au bord de la lampe, cela sera vous, cela sera moi. Et alors nous retrouverons et l'amour et la lampe.

Ce sera tout à fait comme dans cette vie. Comme dans un de ses plus étranges poèmes, « La charrette ».

Et c'est vous et c'est moi. Vous et moi de nouveau, ma vie.

Et je me lève et j'interroge

Les mains d'hôpital et la poussière du matin

Sur les choses que je ne voulais pas revoir.

La sirène au loin crie, crie et crie le fleuve.

...

Vie ! O amour sans visage ! Toute cette argile

A été remuée, hersée, déchiquetée

Jusqu'aux tissus où la douleur elle-même trouve un sommeil dans la plaie

Et je ne peux plus, non, je ne peux plus, je ne peux plus.

Ces poèmes de Milosz sont là pour écrire son propre nom d'enfant sur les murs. Pour nous aider à jeter les vieux bouquets de la mélancolie aux fonds de nos puits. Dans quelques dizaines de poèmes, pas plus car Milosz est très inégal aussi, nous savons que nous nous rencontrerons, comme jadis ici. Et le silence nous aime encore et les lampes restent allumées. « Une vapeur de pommeraies de légendes englouties » monte de la poésie de Milosz. Pour cela, pour que passe encore une odeur des premiers temps, il faut lire Milosz, il faut aimer Milosz.

Extraits

Et surtout que

Et surtout que Demain n'apprenne pas où je suis -
Les bois, les bois sont pleins de baies noires -
Ta voix est comme un son de lune dans le vieux puits
Où l'écho, l'écho de juin vient boire.
Et que nul ne prononce mon nom là-bas, en rêve,
Les temps, les temps sont bien accomplis -
Comme un tout petit arbre souffrant de prime sève
Est ta blancheur en robe sans pli.
Et que les ronces se referment derrière nous,
Car j'ai peur, car j'ai peur du retour.
Les grandes fleurs blanches caressent tes doux genoux
Et l'ombre, et l'ombre est pâle d'amour.
Et ne dis pas à l'eau de la forêt qui je suis ;
Mon nom, mon nom est tellement mort.
Tes yeux ont la couleur des jeunes pluies,
Des jeunes pluies sur l'étang qui dort.
Et ne raconte rien au vent du vieux cimetière.
Il pourrait m'ordonner de le suivre.
Ta chevelure sent l'été, la lune et la terre.
Il faut vivre, vivre, rien que vivre...

Dans un pays d'enfance...

Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes,
Dans une ville de battements de cœur morts,
(De battements d'essor tout un berceur vacarme,
De battements d'ailes des oiseaux de la mort,
De clapotis d'ailes noires sur l'eau de mort).
Dans un passé hors du temps, malade de charme,
Les chers yeux de deuil de l'amour brûlent encore
D'un doux feu de minéral roux, d'un triste charme ;
Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes...
- Mais le jour pleut sur le vide de tout.

Pourquoi m'as-tu souri dans la vieille lumière
Et pourquoi, et comment m'avez-vous reconnu
Étrange fille aux archangéliques paupières,
Aux riantes, bleuies, soupirantes paupières,
Lierre de nuit d'été sur la lune des pierres ;
Et pourquoi et comment, n'ayant jamais connu
mon visage, ni mon deuil, ni la misère
Des jours, m'as-tu si soudainement reconnu
Tiède, musicale, brumeuse, pâle, chère,
Pour qui mourir dans la nuit grande de tes paupières ?

- Mais le jour pleut sur le vide de tout.

Quels mots, quelles musiques terriblement vieilles
Frissonnent en moi de ta présence irréaliste,
Sombre colombe des jours loin, tiède, belle,
Quelles musiques en écho dans le sommeil ?
Sous quels feuillages de solitude très vieille,
Dans quel silence, quelle mélodie ou quelle
Voix d'enfant malade vous retrouver, ô belle,
O chaste, ô musique entendue dans le sommeil ?

- Mais le jour pleut sur le vide de tout.

Symphonie de septembre (extraits)

.....

II

Solitude, ma mère, redites-moi ma vie ! Voici
Le mur sans crucifix et la table et le livre
Fermé ! Si l'impossible attendu si longtemps
Frappait à la fenêtre, comme le rouge-gorge au cœur gelé,

Qui donc se lèverait ici pour lui ouvrir ? Appel
Du chasseur attardé dans les marais livides
Le dernier cri de la jeunesse faiblit et meurt la chute d'une seule feuille
Remplit d'effroi le cœur muet de la forêt.

Qu'es-tu donc, triste cœur ? une chambre assoupie
Où, les coudes sur le livre fermé, le fils prodigue
Écoute sonner la vieille mouche bleue de l'enfance ?
Ou un miroir qui se souvient ? ou un tombeau que le voleur a réveillé ?

Lointains heureux portés par le soupir du soir, nuages d'or,
Beaux navires chargés de manne par les anges ! est-ce vrai
Que tous, tous vous avez cessé de m'aimer, que jamais,

Jamais je ne vous verrai plus à travers le cristal

De l'enfance ? que vos couleurs, vos voix et mon amour,
Que tout cela fut moins que l'éclair de la guêpe
Dans le vent, que le son de la larme tombée sur le cercueil,
Un pur mensonge, un battement de mon cœur entendu en rêve ?

Seul devant les glaciers muets de la vieillesse ! seul
Avec l'écho d'un nom ! et la peur du jour et la peur de la nuit
Comme deux sœurs réconciliées dans le malheur
Debout sur le pont du sommeil se font signe, se font signe !

Et comme au fond du lac obscur la pauvre pierre
Des mains d'un bel enfant cruel jadis tombée :
Ainsi repose au plus triste du cœur,
Dans le limon dormant du souvenir, le lourd amour.

quand elle viendra

Quand elle viendra fera-t-il gris ou vert dans ses yeux,
Vert ou gris dans le fleuve ?
L'heure sera nouvelle dans cet avenir si vieux,
Nouvelle, mais si peu neuve...
Vieilles heures où l'on a tout dit, tout vu, tout rêvé !
Je vous plains si vous le savez...

Il y aura de l'aujourd'hui et des bruits de la ville
Tout comme aujourd'hui et toujours - dures épreuves ! -
Et des odeurs,- selon la saison - de septembre ou d'avril
Et du ciel faux et des nuages dans le fleuve,

Et des mots - selon le moment - gais ou sanglotant
Sous des cieux qui se réjouissent ou qui pleuvent,
Car nous aurons vécu et simulé, ah ! tant et tant,
Quand elle viendra avec ses yeux de pluie sur le fleuve

Il y aura (voix de l'ennui, rire de l'impuissance)
Le vieux, le stérile, le sec moment présent,
Pulsation d'une éternité sœur du silence ;
Le moment présent, tout comme à présent.

Hier, il y a dix ans, aujourd'hui, dans un mois,
Horribles mots, pensées mortes, mais qu'importe.
Bois, dors, meurs,- il faut bien que l'on se sauve de soi
De telle ou telle sorte

La charrette

L'esprit purifié par les nombres du temple,
La pensée ressaisie à peine par la chair, déjà,
Déjà ce vieux bruit sourd, hivernal de la vie
Du cœur froid de la terre monte, monte vers le mien.

C'est le premier tombereau du matin, le premier tombereau
Du matin. Il tourne le coin de la rue, et dans ma conscience
La toux du vieux boueur, fils de l'aube déguenillée,
M'ouvre comme une clef la porte de mon jour.

Et c'est vous et c'est moi. Vous et moi de nouveau, ma vie.
Et je me lève et j'interroge
Les mains d'hôpital de la poussière du matin
Sur les choses que je ne voulais pas revoir.
La sirène au loin crie, crie et crie sur le fleuve.

Mettez-vous à genoux, vie orpheline,
Et faites semblant de prier pendant que je compte et recompte
Ces fleurages qui n'ont ni frères ni sœurs dans les jardins,
Tristes, sales, comme on en voit dans les faubourgs

Aux tentures des murs en démolition, sous la pluie. Plus tard,
Dans le terrible après-midi, vous lèverez les yeux du livre vide et je verrai
Les chalands amarrés, les barils, le charbon dormir
Et dans le linge dur des mariniers le vent courir.

Que faire ? Fuir ? Mais où ? Et à quoi bon ? La joie
Elle-même n'est plus qu'un beau temps de pays d'exil ;
Mon ombre n'est ni aimée ni haïe du soleil ; c'est comme un mot
Qui en tombant sur le papier perd son sens ; et voilà,

- O vie si longue ! pourquoi mon âme est transpercée
Quand cet enfant trouvé, quand frère petit-jour
Par l'entrebâillement des rideaux me regarde, quand au cœur de la ville
Résonne un triste, triste, triste pas d'épouse chassée.

Te voici donc, ami d'enfance ! Premier hennissement si pur,
Si clair ! Ah ! pauvre et sainte voix du premier cheval sous la pluie !
J'entends aussi le pas merveilleux de mon frère ;
Les outils sur l'épaule et le pain sous le bras.

C'est lui ! c'est l'homme Il s'est levé ! Et l'éternel devoir
L'ayant pris par la main calleuse, il va au devant de son jour. Moi,
Mes jours sont comme les poèmes oubliés dans les armoires
Qui sentent le tombeau ; et le cœur se déchire

.....

Vie ! O amour sans visage ! Toute cette argile
A été remuée, hersée, déchiquetée

jusqu'aux tissus où la douleur elle-même trouve un sommeil dans la plaie

Et je ne peux plus, non, je ne peux plus, je ne peux plus !

NIHUMIM (extraits)

Quarante ans.

Je connais peu ma vie. Je ne l'ai jamais vue
S'éclairer dans les yeux d'un enfant né de moi.
Pourtant j'ai pénétré le secret de mon corps. Ô mon corps !
Toute la joie, toute l'angoisse des bêtes de la solitude
Est en toi, esprit de la terre, ô frère du rocher et de l'ortie.
Comme les blés et les nuages dans le vent,
Comme la pluie et les abeilles dans la lumière,
Quarante ans, quarante ans, mon corps, tu as nourri
De ton être secret le feu divin du Mouvement :
Tu ne passeras pas avant le mouvement de l'univers.
Que le son de ton nom inutile et obscur
Se perde avec le cri du dormeur dans la nuit ;
Rien ne saurait te séparer de ta mère la terre,
De ton ami le vent, de ton épouse la lumière.
Mon corps ! tant que deux cœurs séparés, égarés,
Se chercheront dans les vapeurs des cascades du matin,
Tant qu'un douzième appel de midi vibrera pour réjouir
La bête qui a soif et l'homme qui a faim ; tant que le loriote,
L'hôte des sources cachées, renversera sa pauvre tête
Pour chanter les louanges du Père des forêts; tant qu'une touffe
De myrtil noir élèvera ses baies pour leur faire respirer
L'air de ce monde, quand l'eau de soleil est tombée,
O errante poussière ! ô mon corps, tu vivras pour aimer et souffrir.

Bibliographie

Les *Œuvres Complètes d'O. V. de L. Milosz* ont été jalousement publiées par l'éditeur André Silvaire

Notons parmi ces 14 titres ceux-là

Tome I, Poésies I : *Le Poème des Décadences - Les Sept Solitudes*, Silvaire, Paris, 1960.

Tome II, Poésies II : *Les Eléments - Autres Poèmes - Symphonies - Nihumîm - Adramandoni - La Confession de Lemuel - Derniers Poèmes*, Silvaire, Paris, 1960.

Tome III, Théâtre I : *Miguel Mañara - Traduction fragmentaire de Faust*, Silvaire, Paris, 1957.

Tome IV, Théâtre II : *Don Juan - Méphiboseth*, Silvaire, Paris, 1988.

Tome V, Roman I : *L'Amoureuse Initiation*, Silvaire, Paris, 1958.

Tome VI, *Contes et Fables de la Vieille Lithuanie*, Silvaire, Paris, 1972.

Tome XII, Roman II : *Les Zborowski* (écrit entre 1910 et 1914) - *Très simple histoire d'un Monsieur Trix-Trix, pitre* (1906) - *Le Cahier Déchiré* [1894-1896] - *Poèmes inédits ou retrouvés* (1900-1915), Silvaire, Paris, 1982.

Tome XIV, *Inédits et Varia : Poésie - Esotérisme - Préfaces - Etudes - Autobiographie - Roman - Théâtre - Folklore*.

Plus accessible :

La Berlinne arrêtée dans la nuit, Anthologie poétique, édition de Jean-Baptiste Para
préfacée par Jean Bellemin-Noël et avec une postface de Czeslaw Milosz, Poésie /
Gallimard, Paris, 1999.

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.